

Philippe Annocque

# Mémoires des failles



*Éditions de l'Attente*

*Pour Murielle*

La voici d'un coup, impromptue, sous la main : la preuve ! Elle est là, tangible et manifeste ; prête à feuilleter à volonté par qui voudra. Son authenticité, son origine plutôt ne peut pas faire de doute – d'ailleurs oui, on s'en souvient : toute cette matière vient de soi ; on en est, comment mieux dire, l'auteur ! Pourtant quand était-ce, tout ça, toute cette vie insoupçonnée ? La question résiste, mauvais pli du drap sous la main du dormeur malhabile, et voici qu'au moment de la compulser, la preuve, page à page, en proie – c'est bien compréhensible –, à la plus vive des émotions, voici que tout ce qui soudain s'étale devant les yeux certifie l'improbable. On comprend : on se souvient soudain de n'avoir pas vécu.

C'est vrai : jusqu'à aujourd'hui n'existait vraiment que le vain souvenir d'avoir vécu, un peu. Et c'est peu, précisément, ce qui a été vécu ; c'est tellement peu, par rapport à tout ce qui ne l'a pas été ! Pourquoi dès lors se préoccuper de ce qui est, quand il y a tant à dire de ce qui n'est pas ? La physique nous a bien appris la prédominance du

vide dans la matière dont nous sommes faits. Il en aura fallu du temps pour aller enfin à l'inessentiel. Il en aura fallu du temps pour voir en face sa propre absence au monde.

Bien sûr, dira-t-on, ce n'est là qu'un mince opuscule, il ne pèse pas lourd entre les mains, en regard de l'abîme qu'il prétend sonder. Certes, c'est bien peu de chose. L'insuffisance de la mémoire humaine en est seule responsable. La vie vécue glisse si facilement dans l'oubli, comment en serait-il autrement de la vie non vécue ? Surtout qu'il n'est pas question d'inventer, il faut rester le plus possible fidèle à la mémoire. Nulle fiction donc dans ces pages. De l'enfance à la maturité, comme acteur ou comme simple témoin, il faut tendre à la vérité. Heureusement les moyens, si modestes soient-ils, sont là : il y a bien longtemps que, à l'insu de soi-même, l'œil s'est fait photographe !

## I

De l'enfance, naturellement, les souvenirs sont rares. Nul n'a conscience, à cet âge, de la nécessité de conserver une trace de ce qui n'est pas vécu, et qui pourtant déjà mériterait un traitement moins sommaire que celui qu'impose aujourd'hui la mémoire défaillante. Il semble cependant qu'elle se passe naturellement dans la plus grande insécurité, parfois même dans une panique irrécusable, comme en attestent les quelques photos souvenirs retrouvées ici et là, témoins de cette époque lointaine, rassemblées au sein de ce premier album hélas vraiment trop mince.

### **Premier album, première pellicule : école communale, tilleuls élagués.**

Bien sûr, très tôt, il faut apprendre à voler – comme tout un chacun sans doute. Est-ce vraiment une nécessité ? Rien n'est plus douteux. Une obligation en tout cas, une sorte de passage obligé, une manière de bizutage. Certains s'en souviendront mieux que d'autres, qui si

souvent rechutent. L'affaire, certes, est un peu banale, un peu convenue. Mais c'est ainsi, lorsqu'on dit les choses, même celles qui ne sont pas.

Donc : apprendre à voler. *Personnellement*, si cela a un sens, c'est à l'école, précisément, que ça se passe. Pas en classe, bien sûr ; pour plus d'espace il faut la cour de récréation, entre les murs de pierre meulière, parmi les tilleuls élagués. C'est là, dans ce décor que le temps aujourd'hui teinte d'une nostalgie involontaire, qu'ont lieu les premiers décollages. Ils sont vraiment maladroits, sans talent, et même plutôt fortuits, voire carrément fâcheux ; on s'en passerait volontiers. (On s'en passe d'ailleurs aujourd'hui, et c'est fort bien.)

Ce n'est pas tout à fait vrai, à y repenser. À cet âge-là, on n'est pas encore revenu des ambitions de cette sorte. Alors, discrètement, un peu à l'écart, on essaie, on se lance. En vain, la plupart du temps, et bien conscient d'une incompetence manifeste.

Et puis voilà que d'un coup, au moment de renoncer ; pire : alors que le renoncement est déjà prononcé, accepté, digéré, voilà que, hop, sans prévenir, on se retrouve à flotter dans l'air, à une dizaine de mètres au-dessus du sol, au-dessus des tilleuls élagués de la cour. (Miracu-

leuse occasion d'un eurêka tardif! Voici donc l'explication de cette inesthétique habitude qu'ont les directeurs des écoles communales de faire élaguer si sévèrement les tilleuls des cours de récréation : il faut bien laisser de la place aux évolutions hasardeuses des apprentis planeurs.)

Plutôt qu'un vol, c'est un flottement mou, dans une posture instable, assez ridicule (ou bien conscient de l'être?), en dérive vague au-dessus de la grille qui sépare l'école des garçons de celle des filles.

Alors il est temps, là-haut, de s'interroger : que s'est-il passé? que s'est-il passé de plus que tout à l'heure pour y arriver – là-haut? C'est en vain que se posent de telles questions : il ne semble pas en effet qu'il se soit passé quoi que ce soit de plus ou de moins que tout à l'heure, tandis que désespérément on restait cloué au sol. Non : contredisant outrageusement de vagues espérances, l'expérience n'est pas instructive (devrait-elle l'être?).

Ce sera d'ailleurs un fait acquis, plus tard, cette incompetence pédagogique des expériences : jamais rien ne sera retiré de tout ce qui n'aura pas été vécu. Peut-être l'expérience n'est-elle pas le but recherché.

Approfondir plus longtemps la question cependant n'est guère envisageable, là-haut, cul par-dessus tête. Cette posture n'est pas favorable à la spéculation. Il importe au premier chef de se concentrer afin de faire ce qu'il faut pour ne pas tomber, de si haut, et cette chute redoutée suffit à occuper l'esprit, d'autant plus que, ignorant de ce qui a provoqué cette subite élévation, on ne l'est pas moins de ce qui pourrait causer la chute.

Cependant elle tarde, la plupart du temps, la chute, en dépit des inquiétudes. Au contraire, alors même qu'on voudrait bien redescendre, l'aptitude au vol enfin prouvée, se poser délicatement, ou même gauchement, mais en tout cas sans douleur, voici qu'on se trouve à nouveau empêché d'agir. En effet, si, certes, il est difficile, il est plus que difficile, il est proprement inimaginable de décoller quand on est au sol ; eh bien l'inverse n'est pas moins vrai : une fois dans les airs, il paraît matériellement impossible de reprendre un contact tangible avec la terre.

Pourtant, les faits parlent d'eux-mêmes : dans un cas comme dans l'autre, ces empêchements ne sont qu'apparence.



**Premier album, deuxième pellicule :  
ville en pente, jambe plâtrée.**

Même une jambe dans le plâtre n'est pas une entrave insurmontable. Certes, il n'est pas conseillé de s'y risquer. Elle est gênante, la conscience de cette déraisonnable prise de risque, un peu honteuse même. Mais on n'est pas responsable, on n'a pas fait *exprès* – une fois de plus. Est-ce la honte, d'ailleurs, qui empêche cette fois de décoller vraiment, qui transforme l'envol en une longue dégringolade le long d'un large escalier de pierre – quelques centimètres au-dessus, heureusement, quelques centimètres au-dessus de cet escalier ancien, très pittoresque, qui relie la ville basse à la ville haute, sur l'autre rive de la Seine ? (À l'époque on habite de l'autre côté, dans une ville sans relief.)

On tombe, et la chute, oblique, est parallèle à l'escalier, sur lequel peut-être on rebondit parfois, de loin en loin, pantin désarticulé qui ne risque rien. C'est un vrai miracle que le plâtre résiste, un vrai miracle de ne pas se faire d'autres fractures. Inquiétude. Mais non.

Néanmoins, à y repenser, en matière d'épouvante, tout cela n'est rien en regard de l'arrivée récurrente des totems.